

C'était un samedi / Μέρα Σάββατο

Production KET / TV Control Center (Athènes, Grèce)



Contacts diffusion : Irène Bonnaud info@cie-813.com, Fotini Banou info@polychorosket.gr, Tina Hollard production@sensinterdits.org

Spectacle disponible en tournée pour les saisons 2024-2025 et 2025-2026

C'était un samedi

textes : Dimitris Hadzis / Joseph Eliyia / Irène Bonnaud

Première partie : Dimitris Hadzis / Joseph Eliyia (montage Irène Bonnaud)

Deuxième partie : Irène Bonnaud (traduit du français par Fotini Banou)

Mise en scène Irène Bonnaud

Avec Fotini Banou (jeu, chant)

Scénographie (sculptures) Clio Makris

Lumière Daniel Levy

Collaboration artistique Angeliki Karabela, Dimitris Alexakis

Régie générale Apostolis Koutsianikoulis

Surtitrage Dimitris Alexakis

Photographies Dimitris Alexakis, Zoï Tilinski

Durée : 90 minutes / spectacle en langue grecque, surtitré

Production : KET / TV Control Center.

Coproduction : Scène Nationale Liberté-Châteauvallon (Toulon Provence Méditerranée) - Théâtre National de Nice, avec le soutien de l'Institut Français de Grèce (Athènes).

Diffusion KET / TV Control Center (Athènes, Grèce) - Festival Sens Interdits (Lyon, France)



Entretien avec Irène Bonnaud

Après *Guerre des paysages* (2017), notre première collaboration, un spectacle sur la guerre civile grecque, on s'est dit avec Fotini Banou qu'il y avait là un travail à poursuivre : un théâtre de la mémoire, hésitant entre littérature et document, poésie et témoignage, un théâtre où la musique, le chant, la voix peuvent faire apparaître toutes les images, tous les mondes, un théâtre qui creuse très au fond pour trouver les rêves enfouis dans le passé, les cauchemars aussi qui continuent de hanter les vivants.

Selon les chiffres avancés par R. Hilberg, M. Mazower et d'autres historiens, la Shoah en Grèce a décimé plus de 85% de la communauté juive, une proportion comparable à la Pologne.

En France, on connaît mal le sujet et on ignore tout de ce qu'on appelle la communauté juive « romaniote », c'est-à-dire de « l'Empire romain (d'Orient) », c'est-à-dire grecque, sans doute la plus ancienne communauté juive sur le continent européen, qui avait sa langue (du grec écrit en caractères hébreux), ses coutumes et sa capitale Ioannina.

Le samedi 25 mars 1944, la Wehrmacht a organisé le transport de la communauté juive de Ioannina vers Auschwitz. Il n'y a eu que quelques dizaines de survivants qui souvent ont émigré ensuite vers les Etats-Unis ou Israël. La synagogue est toujours debout, mais a du mal à trouver assez de fidèles pour fonctionner. Le judéo-grec est une langue « pratiquement éteinte ».

Mon point de départ pour raconter cette histoire, la communauté romaniote et sa destruction, c'était la nouvelle, célèbre en Grèce, de l'écrivain de Ioannina Dimitris Hadzis, *Sabethai Kabilis*.

C'est l'histoire de deux personnages qui ont réellement existé, Sabethai Kabilis, un grand commerçant de Ioannina, et un poète maudit, le premier militant communiste de Ioannina, mais aussi grand talmudiste et traducteur de la Torah, l'écrivain pauvre et prof de français à l'Alliance Israélite Universelle Joseph Eliyia, mort du typhus à 29 ans, en 1931. Entre eux, une relation père-fils impossible, un rêve d'amour qui, au milieu des luttes des classes, ne pouvait finir que par une rupture brutale.

Mais la nouvelle de Hadzis ne fournit au spectacle qu'un prologue : pour moi, Hadzis est un témoin parmi d'autres, il raconte la Ioannina de son enfance, avec sa communauté juive qui était là depuis des siècles.

Ensuite il y a la chronique de la déportation de 1944 que j'ai écrite en construisant un puzzle avec les témoignages des rares survivants.

On les a trouvés dans des livres de souvenirs, des livres d'histoire, et aussi dans les entretiens vidéo qui ont été menés en Grèce, en Israël, aux Etats-Unis.

On sait bien que les dernières personnes à avoir connu la période de la déportation disparaissent peu à peu. Se pose la question du devenir de ces témoignages. Le défi pour nous qui sommes nés bien après, c'est : comment faire pour que cette mémoire reste vive ? Qu'elle ne prenne pas la poussière dans les bibliothèques ? Comment continuer à faire entendre ces voix ?

On s'est dit que le théâtre, justement parce qu'il est un artisanat modeste, parce qu'il sait ouvrir un espace où se rassembler, où écouter une histoire, a son rôle à jouer. Contrairement à d'autres moyens de transmission plus puissants, radio, film, télévision, internet, il a pour lui la présence humaine, la ténacité de la présence humaine, et ça a quelque chose à voir avec cette histoire qu'on raconte. Brecht disait que les antennes des nouveaux moyens de communication colportaient « beaucoup de vieilles bêtises », mais que la vérité, elle, se transmet toujours de bouche à oreille.

Avec Fotini Banou, on a choisi ensemble les chansons qui ponctuent le spectacle : certaines sont des chants très caractéristiques de la communauté romaniote, l'un pour pourim, l'autre sur Abraham et Isaac, d'autres des chants sépharades en judéo-espagnol, pour évoquer la tragédie de Salonique ou de Rhodes. Il y a aussi des chansons populaires d'Épire, et on a trouvé des exemples étonnants de rengaines dont les déportés grecs à Auschwitz avaient changé les paroles pour raconter ce qu'ils vivaient : comme les Allemands ne comprenaient pas un mot de ce qu'ils



chantaient, ils pouvaient se permettre de dire ce qu'ils pensaient. C'est une expérience très forte de ressusciter ces chansons qu'on connaît grâce aux témoignages des rescapés.

En écrivant la chronique, j'ai découvert que la déportation de la communauté de Ioannina touchait à plusieurs épisodes qui ont fait couler beaucoup d'encre dans l'historiographie de la Shoah : « l'affaire Kurt

Waldheim » par exemple, le rôle de la Wehrmacht dans les déportations et le génocide, les quatre photos prises par un Juif grec Alberto Errera à Birkenau, la révolte du samedi 7 octobre 1944, dont je me suis aperçue que c'était aussi une histoire grecque - je ne le savais pas, personne ne le sait en France, je crois.



Par sa portée symbolique, c'est un des épisodes les plus extraordinaires de la Seconde guerre mondiale, et je trouve important que tout le monde connaisse cette histoire, que ça fasse partie de notre mémoire collective, de la mémoire grecque, de la mémoire de l'Europe.

Les sculptures de Clio Makris

Clio Makris est née à Budapest et a été élevée en Hongrie où ses parents étaient en exil, Memos Makris, sculpteur grec, connu pour ses œuvres monumentales (la plus fameuse étant le groupe de statues réalisé pour le mémorial du camp de Mauthausen), Zizi, sa mère franco-yougoslave, elle aussi artiste.



Après son diplôme de sculptrice-mosaïste, obtenu aux Beaux-Arts de Paris, Clio décide de vivre en Grèce.

Son œuvre suit toujours la même ligne directrice : la mémoire, les racines qui façonnent chaque être humain. C'est ainsi qu'elle a travaillé sur les enfants déportés d'Athènes ou sur les artistes qui ont fui la Grèce en 1945 à bord du Mataroa, mêlant dans ses figures de bronze ou de terre cuite les influences franco-helléniques dont elle est empreinte.

Elle qui se sent si proche de l'univers de Dimitris Hadzis, un proche ami de ses parents, qu'elle a côtoyé toute son enfance, a créé des œuvres originales pour le spectacle *C'était un samedi*.

« Pendant mon enfance à Budapest, j'étais finalement très entourée de personnes déracinées, coupées de leur mémoire. J'étais toujours très préoccupée par la question des origines, de l'histoire personnelle de chacun, de leur vécu. Dans toutes ces ruptures, je recherchais la continuité, au sein de l'histoire, avec grand ou petit h. »



Les textes

Le texte de la première partie, ou prologue, est une adaptation scénique de la nouvelle de Dimitris Hadzis, *Sabethai Kabilis*, tiré de son recueil *La Fin de notre petite ville*. Elle met en scène deux personnes réelles qui ont marqué l'histoire de la communauté juive de Ioannina : le commerçant Sabethai Kabilis, et le poète communiste Joseph Eliyia.

Irène Bonnaud a signé cette adaptation en mêlant des fragments du texte de Hadzis et des poèmes d'Eliyia.



Dimitris Hatzis est né à Ioannina le 13 novembre 1913 et décédé le 20 juillet 1981 dans la banlieue d'Athènes.

Il interrompt ses études en 1930 à la suite du décès de son père, écrivain et éditeur d'un journal de Ioannina, et reprend, à 17 ans, la direction du journal. Devenu communiste, pendant l'Occupation, il écrit dans les journaux clandestins de la Résistance.

En 1947 il revient à Ioannina, mais est assigné à résidence sur l'île d'Ikaria. En mars 1948, il s'évade et prend part à la Guerre civile. Après la défaite des communistes grecs, il est condamné à mort et contraint de s'enfuir à l'étranger. À Budapest, il étudie, puis enseigne l'histoire et la littérature byzantine. Il rentre en Grèce en novembre 1974 après la chute des Colonels.

Son chef d'œuvre *La Fin de notre petite ville*, traduit par Michel Volkovitch, a été publié en français aux éditions de l'Aube.

Joseph Eliyia est né 1901 et mort à Athènes le 29 juillet 1931.



Né à Ioannina dans une famille juive très pauvre, il est élevée par sa mère. Il fait ses études à l'Alliance Israélite Universelle. Il se passionne pour la poésie française, mais il est aussi remarqué par les chefs de la communauté pour ses progrès fulgurants dans l'apprentissage de l'hébreu et sa connaissance de la Torah et du Talmud.

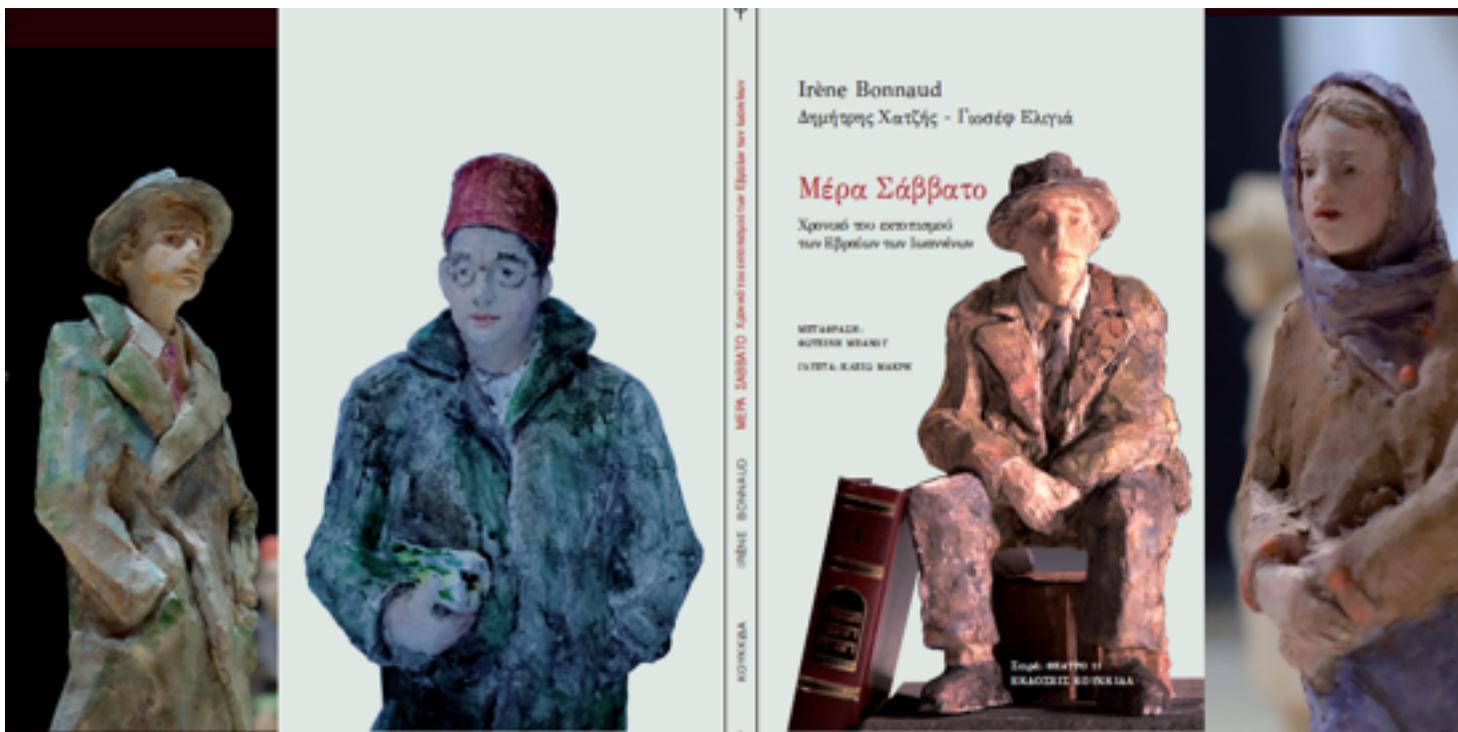
À leur grand désespoir, il embrasse la cause du sionisme au sortir de la Première guerre mondiale, puis devient communiste. Il critique les aventures militaristes grecques en Asie mineure, accroche une plaque en hommage à Rosa Luxemburg, et commence à publier de nombreux articles et poèmes dans diverses revues d'Athènes. À cause de ses activités politiques, on le contraint à quitter sa ville natale. Il s'installe à Athènes en 1925 où il passe le diplôme de l'Ecole Française. Nommé au lycée de Kilkis en Macédoine, où le proviseur l'oblige à adopter un nom de famille « moins juif », il y attrape le typhus, et l'administration retardant son congé, il est transporté trop tard à l'hôpital d'Athènes. Il y meurt en 1931, à 29 ans.

Ses œuvres complètes sont publiées en grec aux éditions Gavrielidis.

Le texte de la seconde partie, la chronique de la déportation grecque du printemps 1944, a été écrit en français par Irène Bonnaud et traduit en grec par Fotini Banou. Elle s'appuie sur de nombreux témoignages, mémoires, entretiens et documents.

« Dans ma chronique, je n'ai souvent cité qu'une phrase ou deux de chaque témoignage, long souvent de plusieurs heures, ou de plusieurs dizaines, voire centaines, de pages. Ce choix, nourri par un travail de re-

couplements et de vérifications, et le travail de montage, qui a consisté à insérer ces citations dans un fil narratif, sont de ma responsabilité : même s'il s'agit d'un travail littéraire, j'ai voulu être aussi rigoureuse que ne l'auraient été des historiens professionnels. »



Le texte du spectacle est publié, enrichi d'un avant-propos et de témoignages supplémentaires, par les éditions Koukkida à Athènes. Le livre est disponible en grec ou en français.

Il comporte une bibliographie complète des sources, en particulier pour la seconde partie du texte.

Irène Bonnaud / Texte et mise en scène

Irène Bonnaud est metteuse en scène, traductrice et dramaturge. Son dernier spectacle en France, *Amitié*, sur des textes de Pier Paolo Pasolini et d'Eduardo de Filippo, était le spectacle itinérant du *Festival d'Avignon 2019*.

Après des études en France et en Allemagne, elle crée son premier spectacle en 2001 et grâce au soutien de René Gonzalez, signe des mises en scènes remarquées au Théâtre Vidy-Lausanne (*Tracteur* de Heiner Müller, *Lenz* d'après Georg Büchner).

Metteuse en scène associée au Centre Dramatique National de Dijon, elle assure la création française de *The Entertainer / Music hall 56* de John Osborne, puis met en scène *Le Prince travesti* de Marivaux et *La Charrue et les étoiles* de Sean O'Casey.

Elle dirige la troupe de la Comédie-Française dans *Fanny* de Marcel Pagnol et les solistes de l'Atelier lyrique de l'Opéra national de Paris dans l'opéra-bouffe *les Troqueurs* d'Antoine Dauvergne et dans *Street scene*, l'unique opéra américain de Kurt Weill.

Au CDN de Thionville-Lorraine, elle met en scène *Soleil couchant* d'Isaac Babel, puis associée au Théâtre du Nord à Lille, adapte *Les Suppliantes* d'Eschyle pour *Retour à Argos*, un spectacle sur la situation des migrants à Calais, et *Conversation en Sicile* d'après Elio Vittorini. Au Centre Dramatique National de Besançon, elle crée deux textes de la romancière française Violaine Schwartz, *Comment on freine?* et *Tableaux de Weil*.

Elle met en scène en 2017 son premier spectacle en grec, *Guerre des paysages*, sur des textes de Dimitris Alexakis et Ilias Poulos.

C'était un samedi est son premier texte écrit pour le théâtre.

Elle est aussi traductrice. Elle vient de publier, aux Solitaires Intempestifs, les *Tragédies complètes* de Sophocle et *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, commande pour une mise en scène de Cécile Pauthé.

Fotini Banou / jeu, chant

Fotini Banou est comédienne, chanteuse, musicienne, fondatrice et co-directrice artistique du KET, espace indépendant de création dans le quartier de Kypseli à Athènes.

Elle a fait ses études au lycée allemand d'Athènes puis à la Haute Ecole d'Art Dramatique du Théâtre d'Art, se formant en parallèle en chant classique, danse contemporaine, piano et bouzouki.

Elle a travaillé comme comédienne ou musicienne dans de nombreux théâtres grecs, puis a commencé ses propres mises en scène en 2008 avec *La Forêt rouge* de Dimitris Alexakis - elle dirige avec lui le KET depuis 2012.

Elle a récemment mis en scène *Dans mon pays, on dit que Tchernobyl est un arbre qui grandit* (KET saison 2016-2017) et joué dans *Guerre des paysages* (2017-2019).



Représentations de *C'était un samedi*

2020

- Paris, du 15 au 17 décembre 2020 au Théâtre La Commune CDN Aubervilliers (représentations réservées à un public de professionnels).

2021

- Paris, du 24 au 27 juin 2021 au Théâtre de la Commune CDN Aubervilliers (Salle des 4 Chemins)
- Toulon-Châteauvallon, le 10 juillet, à Châteauvallon-Liberté, scène nationale
- Nice, les 13 et 14 juillet, Théâtre National de Nice - TNN

Dans le cadre du Festival Sens Interdits - Lyon et agglomération :

- Le 15 octobre au CHRD (Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation)
- Le 18 octobre au Théâtre Jean Vilar de Bourgoin-Jallieu
- Le 19 octobre à La Mouche (Saint-Genis-Laval)
- Le 21 octobre au Radiant-Bellevue (Caluire-et-Cuire)
- Le 22 octobre à Pôle en Scènes (Bron)

Dans le cadre de la Biennale des Arts de la Scène en Méditerranée - Théâtre des 13 Vents, Montpellier :

- 15 novembre, à La Bulle Bleue
- 16 novembre, à La Bulle Bleue
- 17 novembre, École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier

2022

- Athènes, KET, 16 représentations du 19 mars au 22 mai 2022.
- Centre de la communauté juive d'Athènes, 5 juin.
- Ioannina, Théâtre régional d'Épire, 8 et 9 juin.

2023

- Larissa, Théâtre régional de Thessalie, les 24 et 25 janvier.
- Athènes, KET, 8 représentation du 4 février au 25 mars.
- Paris, Théâtre du Soleil, 15 représentations, du 9 au 30 septembre.

Articles de presse

Et tout cela dans un monologue : la sensationnelle Fotini Banou, au milieu des onze petites sculptures expressives de Clio Makris, donne des frissons d'émotion. Dans un spectacle ponctué de chansons, romaniotes, épirotes, séfarades, un rebetiko..., qu'elle chante d'une voix cristalline, a cappella - et qui elles aussi démultiplient l'émotion. Et ce "il dit", que l'on entend sans cesse, "sec", "distancié", avant chaque témoignage, fonctionne de manière antithétique : il vous déchire le cœur. Quant au final, avec les deux ou trois phrases d'Esther (Stella) Cohen, Juive de Ioannina rescapée d'Auschwitz, c'est un coup de poing en pleine figure qui, pour moi du moins, m'a fait fondre en larmes. Ce "petit" spectacle est un événement. Vous DEVEZ le voir ! Pour ma part, je ne peux qu'exprimer mes remerciements pour l'émotion qu'il m'a procurée.

Giorgos D.K. Sarigiannis, 21 mai 2022, *To Tέταρτο Κουδούνι*.

Et grâce au festival Sens Interdits, un petit bijou est né dans les caves du CHRD, haut-lieu de torture pratiquée par la Gestapo : dans *C'était un samedi*, dirigée par Irène Bonnaud, la comédienne grecque Fotini Banou, bluffante, porte dans sa langue une mémoire que son peuple n'a pas encore vraiment assimilée, celle de la déportation des Juifs. Avec d'émouvantes petites statues de terre cuite posées au sol cette actrice, propriétaire avec son compagnon d'un théâtre indépendant à Athènes si intrigant, est Stella Cohen, survivante, et tant d'autres jetés à Auschwitz-Birkenau un samedi 25 mars 1944. La pièce laisse sans voix — elle ne sera vue par les Grecs que dans quelques mois, les théâtres n'ayant pas encore rouvert là-même où cet art est né il y a 2500 ans.

Nadja Pobel, 21 octobre 2021, Le Petit Bulletin.

Parmi la vingtaine de sculptures qui occupent le plateau nu, Fotini Banou fait figure de géante. Elle semble aussi particulièrement vivante, vibrante. Lorsque, dès les premières minutes de C'était un samedi, elle se met à chanter à voix basse, la source de cette présence se précise. Elle vient d'un passé qui ne fut pas toujours gai, loin s'en faut, mais dont le récit est de ceux qui consolident. De ceux sans lesquels les individus et la société qu'ils composent ne peuvent prendre pied dans le présent, et encore moins envisager l'avenir. Ce passé, c'est celui de l'Épire, en Grèce. C'est en particulier celui de Ionannina, où vivait la plus ancienne communauté juive d'Europe – les Romaniotes – jusqu'à l'arrivée de la Wehrmacht en 1944. Conçue et mise en scène par la traductrice et metteuse en scène Irène Bonnaud, la partition interprétée par l'artiste grecque exhume avec délicatesse la tragédie d'hier pour replacer les disparus parmi les vivants. Pour qu'au contact des premiers, les seconds puisent la force d'affronter les tragédies d'aujourd'hui.

Anaïs Heluin, 25 juin 2021, Sceneweb.

Rares sont les Juifs rescapés qui reviendront à Ioannina, comme Esther-Stella Cohen qui essaiera en vain de retrouver ses deux machines-à-coudre. Irène Bonnaud a rencontré cette dernière survivante, décédée récemment à 96 ans sans avoir vu ce spectacle simple et spectral, habité et doux à la fois, car, je ne l'ai pas encore dit, aussi traversé de musiques et de poésies qui sont comme autant de baumes.

Après cette veillée d'une mémoire (r)éveillée, il ne me restait plus qu'à saluer l'actrice Fotini Banon et la metteuse en scène Irène Bonnaud pour les remercier. Alors je suis revenu dans la salle pour saluer les obsédantes figures sculptées de Clio Makris, chargées de tant de mémoire meurtrie.

Jean-Pierre Thibaudat, 27 janvier 2021, blog Mediapart.

Informations diffusion

Irène Bonnaud

☎ (+33) 06 25 78 43 41

bonnaud.irene@neuf.fr

Fotini Banou

TV Control Center / Κέντρο Ελέγχου Τηλεοράσεων (KET)

☎ (0030) 69 45 34 84 45

✉ info@polychorosket.gr

site <http://polychorosket.gr/>

Soutien diffusion

Festival Sens Interdits

Patrick PENOT

P.(+33) 06 15 67 00 81

direction@sensinterdits.org

Tina Hollard

T.(+33) 09 67 02 00 85 / P.(+33) 06 99 34 13 36

production@sensinterdits.org